

1. "Grâce à ma paralysie, il y a une foule de douleurs que je ne sens plus."

D'accord, pour moi, vous êtes un ami. Mais en plus, vous êtes un grand curieux. Vous voulez tout savoir sur moi. Vous allez me poser toutes sortes de questions afin de rédiger des textes qui vont renseigner les gens sur les personnes handicapées. Toujours d'accord... Mais je vous avertis: je ne réponds qu'aux questions intelligentes et comme je n'ai pas de complexe inférieur, je vous l'affirme sans gêne... Mes réponses seront de calibre supérieur, c'est-à-dire profondes, exhaustives et éclatantes de sincérité.

Voilà. L'individu en bonne santé regarde passer un gars en fauteuil roulant et il se dit en lui-même: "Que c'est donc de valeur!" Puis il s'en va plus loin. Sa réaction se termine souvent à ce niveau de conscience. N'essayez surtout pas de lui offrir des explications. C'est un sujet qui ne l'intéresse pas. Autant lui parler de l'élevage des baleines au lac Kénogami ou de celui des perdrix dans les mines de l'Abitibi...

Et vous me dites que l'information est de nature à faire baisser l'anxiété. Je crois que le contraire est aussi vrai. L'information risque souvent de faire augmenter l'inquiétude du monde. Moins tu en sais, moins tu es nerveux. Enfin, si mon histoire peut vous calmer les nerfs, ce sera tant mieux pour votre petite santé.

Ma voiture complètement immobilisée dans le bas d'une côte, j'attends afin de laisser passer le véhicule qui vient en sens inverse avant de virer à ma gauche. Tout à coup, dans mon rétroviseur, une bagnole fonce sur moi comme un bolide et s'enfonce dans ma valise. Je pense souvent à ce moment unique où je savais que je mangerais un grand coup. Rien à faire pour éviter le drame. J'en ai encore le frisson au moins dans la partie

du dos qu'il me reste de sensible. J'entends encore le fracas du métal. C'est à cet instant que ma vie normale d'homme normal a fini.

Celui qui m'a défoncé s'en est tiré indemne. Dans l'autre voiture sur laquelle la mienne a été précipitée, une famille qui remontait de la Gaspésie s'en est sortie avec quelques bosses et coupures. Les trois automobiles... trois paquets de tôle bons pour la poubelle. Le responsable de cet accident était en état d'ivresse, rond comme un oeuf...

Je n'ai pas perdu conscience. L'ambulance m'a descendu à l'hôpital de Rimouski. Ma formation de biologiste m'indiquait clairement que j'avais une lésion à la moëlle épinière. Mais je n'étais pas en mesure de réfléchir sainement. J'étais en état de choc et tout mon organisme se cramponnait exclusivement après la survie physique. Ensuite, la chose devint l'évidence même lorsqu'on m'a fait les différents tests de sensibilité avec des épingles.

Ils commencent par piquer les pieds et chaque fois, ils me demandent si je sens quelque chose. Comme je suis sur le dos, je ne les vois pas faire. Ils montent vers les genoux et la taille, toujours avec la même question. Je me dis: "J'espère qu'il me reste encore des bouts de potables!" Ils notent mes réponses. C'est une fois rendu au niveau des muscles pectoraux que je réponds enfin oui. Je sens comme une délivrance mais en même temps, je sais que je viens de perdre les deux tiers de mon corps. Les radiographies ont confirmé une fracture de la colonne vertébrale à la hauteur six et sept de la région cervicale.

C'est assez haut. C'est trop haut. C'est pour cette raison que j'ai une bien faible capacité dans mes bras et aucun mouvement dans mes doigts. J'ajoute avec humour que c'est rudement malcomode quand l'envie me vient de pincer une belle fille dans la partie sacrée.

Regardez-moi tenir ma cigarette. Je peux bouger l'épaule. Je lève et les os qui vont au coude font suivre l'avant-bras. Quand ma main, la partie creuse de ma main tourne vers le plafond, qu'est-ce qui arrive? Ma main tombe et mes doigts se rejoignent. C'est mécanique. Je ne peux leur commander avec mon cerveau, mais dans cette position, à cause des tendons et de la loi de la gravité, ma main se referme et je peux tenir ma

cigarette, une cuillère, une fourchette. C'est inutile en ce qui concerne mon couteau. On doit me couper ma viande.

Si je veux piquer un morceau de carotte, je dépose ma fourchette dessus, mais je ne suis pas assez fort pour l'entrer. Regardez. Toujours en forçant de l'épaule, je parviens à mettre le poids de l'autre main sur la première et je finis par piquer. J'arrive ensuite à monter le morceau à ma bouche. Comme vous le voyez, chaque fois que je mange, je suis obligé de lever le coude, et non au sens figuré.

Quand je veux boire, je n'aime pas les verres cylindriques. Je ne peux les serrer et ils glissent. C'est une bonne raison pour préférer les petits verres de taverne qui sont en forme de tronc de cône renversé. Je l'entoure avec la main, je lève et il ne passe pas à travers l'anneau de mes doigts.

Regardez, je viens de m'essuyer un oeil... Avez-vous remarqué? J'ai posé mon index sur la peau et il s'est allongé. J'ai laissé tomber mon bras et le doigt a glissé par la force de la pesanteur. J'ai recommencé plusieurs fois et c'est ainsi que je me gratte quand ça chatouille. Je ne fais pas comme la personne normale qui se frotte à la vitesse, à la pression et à l'angle voulus. Heureusement, façon de parler, je n'ai pas besoin de me gratter partout... Des orteils aux aisselles, les maringouins peuvent me manger... Je ne sens rien.

Il aurait simplement fallu que ma fracture à la colonne se produise plus bas, quelques centimètres, quelques millimètres, et je n'aurais aucun trouble avec mes mains... Monsieur, quand vous conduisez, ayez la bonne habitude de relever votre appui-tête. Si un gars chaud vous frappe par l'arrière, la tête n'ira pas vous atterrir de l'autre côté du dossier. Vous verrez des étoiles, vous aurez de violents maux de tête, mais au moins, votre moëlle sera intacte... Un petit conseil en passant, ça ne fait pas tort.

Seul mon pouce sent le chaud et le froid. Les autres, majeur, index, auriculaire et annulaire, pourraient geler en plein hiver et se faire ébouillanter sans que je m'en aperçoive. Quand je me lave, j'y parviens, je regarde si l'eau fait de la fumée... Ce qu'il y a de pratique, c'est peut-être tragique ce que je dis là, c'est que grâce à ma paralysie, il y a une foule de douleurs que

je ne sens plus. Me voilà devenu cynique. Les douleurs psychologiques s'en trouvent sans doute augmentées.

2. " Je recommençais à vivre. C'était comme un accouchement. "

Deux heures après mon accident, j'étais donc sur le dos sur la table et on mesurait ma sensibilité tactile. Je me sentais comme ayant une double constitution. J'avais une conscience très pure de ce qui m'arrivait mais on aurait dit que mon corps ne m'appartenait plus. J'étais comme au labo de bio en train de compiler des données avec soin. Quand je disais non, j'avais l'impression d'entendre une autre personne. J'étais sorti de moi-même pour m'observer et je suis resté trois semaines dans cet état étrange de dédoublement. Il y avait un grand trou entre mon corps aux deux tiers anéanti et mon esprit, mon cerveau qui fonctionnait comme un moteur neuf.

Ils m'ont étiré la colonne avec des poids pour me remettre le plus possible les vertèbres les uns vis-à-vis les autres... Je n'avais aucune plaie... J'avais mal nulle part. Ce doit être ainsi dans les limbes, les dimensions vitales espace, temps et personne, débalancées ou inexistantes.

Je me souviendrai longtemps de ce samedi... lorsque mon corps et mon esprit ont repris contact et se sont retrouvés. J'ai senti tout d'un coup que c'était bien moi le quadriplégique. J'étais revenu en moi, j'étais redevenu moi-même, je me recolais. C'est bien vrai: l'homme est un être composé d'un corps et d'une âme, dit le petit catéchisme.

J'ai pleuré durant trois jours comme un enfant, dans mon lit. Une véritable inondation. Jamais une fin de semaine ne fut aussi éternelle. Ça venait par vagues, comme la marée et chaque fois je me disais: " C'est moi, c'est bien moi qui suis poigné de même!". Les infirmiers m'ont compris et n'ont même pas tenté de me consoler. Le mot détresse a alors pris pour moi tout son sens. Je n'ai pas mangé, je n'ai pas dormi, j'ai pleuré. Je devais avoir les yeux pas mal rouges et bouffis quand on m'a poussé dans ma chaise, deux jours plus tard, dans le but de me faire commencer ma physiothérapie.

J'ai été chanceux de tomber sur une thérapeute jeune et jolie. Ce n'est pas que les vieilles sont méchantes, mais elles ne sont pas jeunes et rarement jolies. Je n'ai que les yeux pour jouir, alors, autant admirer une fille bien roulée. J'ai de bonnes raisons pour devenir un voyeur. Pourquoi pas? Elle sentait bon et avait de beaux cheveux qui accentuaient la douceur de ses traits. Très calme, la voix tendre, elle savait conserver une allure à la fois humaine et scientifique. Elle avait mon âge et possédait une formation universitaire, comme la mienne. Nous étions faits pour nous entendre.

Je vous l'avouerai bien naïvement mais j'ai parfois eu l'impression qu'elle ferait des miracles avec moi. Voyant que je m'intéressais fortement aux sciences biologiques, elle me donnait des explications et me prêtait des livres sur le sujet, à mon sujet. J'avais pleuré trois jours comme un désespéré. Je recommençais à vivre. C'était comme un accouchement, le début d'une vie nouvelle à moyens limités.

Un enfant tout jeune ne sait pas qu'il va marcher. Moi, je savais que je ne marcherais plus. J'ai donc décidé de me conduire en adulte. Petit à petit, malgré de multiples moments noirs et peut-être grâce à eux, j'ai réalisé que c'était à moi de jouer et que le quadriplégique, ce n'était pas le voisin d'en face. Avec mes mains qui ferment mal, je me suis agrippé à la vie et au sourire de ma physiothérapeute. Je continue chaque jour à remonter la côte. Je ne crois pas avoir reculé... peut-être une fois, quand je suis allé passer un bout de temps à la maison. Je vous en reparlerai.

3. " Je suis en fauteuil roulant mais je ne suis pas un croulant en fauteuil."

Dans le fond du trou où je me trouve, je n'ai pas le choix. Ou bien je me résigne et je retrouve ma bonne humeur, ou bien je rechigne et je sombre seul dans le malheur. Pourquoi ne deviendrais-je pas le premier poète du monde à écrire des sonnets sur roues et des alexandrins à condom ? Oui, rien ne semble plus émouvant pour la gent bien portante qu'un handicapé qui prend les choses du bon côté. Combien de fois ai-je enten-

du: "Comment fais-tu pour être en forme avec ce qui t'est arrivé?" Moi, je réponds: "Comment fais-tu pour ne pas être en forme avec ce qui ne t'est pas arrivé ?"

Mon truc pour survivre est simple: une journée par jour et ne jamais devancer le temps qui passe. Quand l'envie me prend de penser à plus d'une semaine dans l'avenir, je me déclame un petit discours qui me ramène à aujourd'hui. Au début de ma deuxième vie, j'ai immédiatement montré mon caractère entêté. J'ai exigé qu'on me colle une cuillère à la main afin de m'alimenter tout seul. Deux jours après mon accident, j'ai obtenu qu'on me tourne sur le ventre et j'ai dit: "Donnez-moi à manger sur un plateau !"

Je ne pouvais pas endurer qu'on me nourrisse comme un bébé de deux mois même qu'on me faisait téter avec une paille dans un verre. Il y a d'autres handicapés qui aiment à se faire cajoler et dorlotter. C'est probablement dans leur nature. Moi, je ne suis pas de cette bande-là... Il paraît que ça fait même l'affaire du monde en santé que de soigner les infirmes. . .

Ça me rappelle. Il y avait une bonne pièce de théâtre à la télévision l'an dernier. C'est écrit par le fameux auteur russe qui a été chassé de son pays parce qu'il a osé raconter ses aventures dans les camps de concentration de Sibérie, un nommé Soblénistine, un nom de ce genre-là. C'est une histoire qui se passe dans un hôpital et tout à coup, le personnage principal déclare: " Moi, j'ai commencé à guérir pour vrai quand j'ai pris mon affaire en main!" Je ne suis pas un russe et ce n'est pas nécessaire de le devenir pour... reprendre mon affaire en main et même par le chignon du cou et le fond de culotte s'il le faut.

La phrase de cet auteur soviétique m'est revenue dans la mémoire alors que j'étais allongé sur un lit à bascule, une pince à glace vissée dans le crâne et un poids de trente-cinq¹ livres au bout d'une poulie... pour me replacer les idées. On n'avait pas besoin de m'attacher les jambes au pied du lit. À ce moment-là, je pesais deux cent cinquante-cinq livres² flam-

¹. 35 livres: 16 kilos

². 255 livres: 116 kilos.

bant nu et mon poids mort suffisait. Du bois frais coupé, il paraît que c'est lourd, vous savez, parce que c'est encore humide...

Ensuite un médecin autoritaire m'a dit: "Il va falloir que tu te soumettes à plusieurs conditionnements si tu veux être assez en forme pour éviter les complications." Sur le même ton j'ai répondu: "Quand est-ce qu'on commence?" Il a dit: "Il faut absolument que tu maigrisses si tu veux être capable de faire tes push-ups!" Actuellement, je pèse deux cent cinq livres³ et par des trucs bien appris, je peux me soulever un peu de ma chaise avec un coude et un bras. C'est le maximum que je peux obtenir. C'est bien cela, l'absurde de ma condition! Je dois m'occuper sérieusement de la partie de mon corps qui est déjà trépassée...

Car ne l'oublions jamais, mesdames et messieurs, l'ennemi numéro un de la personne en chaise roulante, c'est la Plaie... Oui, la plaie! La maudite plaie, pas une plaie d'Égypte, mais la plaie des fesses! Si tu restes toujours assis, ce qui est le lot des paras et des quads, les cellules de la peau de ton fessier, de tes cuisses et même de ton dos subissent une pression qui peut s'avérer dangereuse. Ces cellules finissent par manquer d'oxygène et elles meurent. Alors, ça fait un trou qui s'infecte et qui s'élargit. La gangrène peut se mettre là-dedans et ça peut descendre jusqu'à l'os.

Moi, ce n'est pas trop pire, j'ai la couenne épaisse, mais malheur aux petites femmes qui ont la peau tendre... sans oublier les hommes. Je me surveille de près. Tous les deux jours, je me regarde l'arrière-train dans une glace qu'une autre personne tient en face de la bonne place. C'est un miroir qui grossit et j'examine avec soin les cuisses, les fesses et les hanches. C'est un exercice qui n'a rien de vraiment érotique et je ne passerai jamais dans Playgirl. Et je ne me fie pas au témoignage des autres, même parmi les plus compétents, qui pourraient me dire trop facilement que je n'ai pas de rougeurs...

La raison de cette réflexion miroitante est simple. C'est que je ne me sens pas. Je ne sens plus mes jambes. Je me souviens seulement d'en avoir. Je perdrais la mémoire à ce sujet

³. 205 livres: 93 kilos.

et on pourrait alors me considérer comme un amputé. Alors, comme je ne me sens pas, il faut que je me voie... Un exemple: parfois, j'ai le petit doigt qui accroche dans ma ceinture. Je tire mais il reste pris. Je regarde et je vois la cause de ma difficulté. Au début, cela donne de drôles d'anti-sensations. Mais on s'habitue à tout.

Question: que faut-il faire pour combattre cet ennemi sournois qui essaie de te faire passer des semaines sur le ventre parce que le trou doit guérir? L'arme préventive, c'est le push-up. Je mets les mains sur les bras de mon trône à roulettes, et je pousse ma carcasse vers le ciel. Je ne devrais pas parler de moi, mais de l'handicapé en général... Les bras bien tendus à la verticale soulèvent le corps de quelques pouces et le train arrière perd contact avec le coussin. Les cellules épidermiques en profitent pour se détendre et la circulation du sang se rétablit. Après deux ou trois secondes, et même cinq, il se laisse retomber. Et s'il répète ce stratagème régulièrement, la fameuse plaie ne vient jamais s'installer où vous savez.

Je me redis, mais il le faut: ce conditionnement doit devenir cérébral puisqu'aucune indication en provenance de ton organisme paralysé ne t'avertit de la fatigue de tes tissus. Il est donc nécessaire qu'on t'explique bien le phénomène afin de motiver le patient. En d'autres mots, tu fais une action dont tu ne ressens pas le besoin. À la longue, malgré l'illogique de la situation, cela devient une petite cloche dans ton cerveau et mentalement, cette gymnastique devient un automatisme. À bas les plaies de lit! Vivent les push-ups! Vivent les poussées vers le haut!

Les gens normaux n'en ont pas besoin... Instinctivement, ils bougent sur leurs chaises et dans leur lit pour faire reposer la partie écrasée. Moi, dans mon lit, je m'aide un peu avec un trapèze qui se trouve juste en haut de mes bras et après lequel je me pends: mais quelqu'un doit me retourner. Dans les hôpitaux, on nous vire de bord à toutes les deux heures! Heureux ceux qui bougent! Et dire qu'il y a des gens qui se meuvent à volonté durant quatre-vingt-dix ans sans s'en apercevoir durant un instant...

Je pense à la dame hémiplégique qui m'appelle dans le corridor. Je roule vers elle et elle a les larmes aux yeux. Très émue, elle me dit: "Monsieur, ma physio vient de faire un miracle. Mes doigts ont commencé à bouger aujourd'hui!" Je regarde et ils remuent. Elle ne peut pas se retenir de parler:" C'est incroyable. Je ne demande pas à recommencer à jouer du piano. En autant que je pourrai tenir mes broches.....

J'ai bien l'impression qu'elle ne pourra pas me tricoter une tuque et des mitaines pour Noël, mais ses doigts s'agitent doucement au bout de sa main. Ses larmes de joie me font plaisir, je la félicite.

Je pense aussi à un autre jeune plus malchanceux. Paraplégique, le voilà aux prises avec deux plaies. On opère et une des greffes ne réussit pas. On doit recommencer. Et le comble, on est obligé de l'isoler parce que sa plaie coule et qu'il risque d'infecter autour de lui. Je l'entends me dire dans un souffle contenu et agressif, à moi qui ne peux entrer dans sa chambre:" Maudit! Je commence par n'être plus capable de marcher... Ensuite, c'est rendu que je ne peux même plus m'asseoir. Et pour finir, on m'empêche de voir le monde. Gilles, avertis donc le croque-mort et le curé pour un service de première classe... stie!"

Et comme j'ai beaucoup de temps pour penser, je songe à un de mes professeurs de philosophie qui se désâmait pour expliquer à la classe endormie que la caractéristique de l'être vivant, c'est d'être doué de mouvement immanent. Et mes réflexions continuent...

Le minéral attend l'explosion de la croûte terrestre pour se déplacer. Emprisonné dans ses racines, l'arbre et le pissenlit ont besoin du vent pour bouger et ils ne vont pas loin. Et quand je me regarde, je trouve que j'ai le mouvement immanent passablement amoché. Heureusement, l'homme a inventé la roue. Il s'en sert parfois pour se casser la gueule. Moi, je profite de cette extraordinaire découverte pour changer de décor.

Monsieur, je suis en fauteuil roulant mais je ne suis pas croulant en fauteuil...

Ah ! J'oubliais de vous donner un détail et vous faites bien me le signaler... Le conducteur ivrogne qui nous a esquinés, ma Datsun et moi, n'a subi aucun dommage physique, le sa-

laud! Il avait tout simplement oublié de changer de pédales. Il y a dans tout saouïlon un pilote d'essai qui sommeille... Or le frein et l'accélérateur ne produisent pas le même effet. Il doit maintenant rouler dans une Chrysler neuve achetée à crédit qu'il a sans doute négligé d'assurer, comme d'habitude. C'était un gros entrepreneur du canton, avec de bonnes ficelles attachées aux bons endroits. Incroyable mais véridique!

Je l'entends encore ronfler paisiblement près de moi dans la salle d'urgence, le cochon! Maintenant, chaque fois que j'entends ce bruit, le frisson me prend et j'ai envie d'aller en assassiner l'auteur. Mais je reste sur ma faim puisque je suis désarmé. Je gagnerai le procès, mais le juge le plus juste ne peut me redonner mes jambes!